

Paris au XIXe siècle

Une description des bas-fonds de Paris

Né en 1734, Restif de la Bretonne est ce qu'on appelle un « polygraphe ». Il publie énormément d'ouvrages de tous ordres comme des livres moraux, *La famille vertueuse*, des plus licencieux, mais c'est surtout pour son talent d'observateur que Restif est utile à l'historien. Un temps espion, il n'a pas son pareil pour rendre vivant le Paris de la fin du XVIIIe siècle et de la Révolution. Dans ses *Nuits de Paris*, il donne à voir la vie quotidienne dans les bas fonds parisiens.

Les ruisseaux

Il pleuvait. Les échenés répandaient à flots l'eau des toits, et les rues formaient autant de torrents, qu'on ne pouvait passer sans danger. Celui de la rue Montmartre était un fleuve d'immondices. Il m'arrêta. Le comble de l'embarras, c'est que nous avions nouvelle lune, et que les réverbères n'étaient pas allumés ; nouvelle lune à Paris, c'est point de lune, à cause de la hauteur des maisons ; et cependant, par un reste de l'ancienne barbarie, l'on n'allume pas : c'est le temps où les citoyens doivent redouter de sortir. Je me déterminais à descendre jusqu'à la rue des Vieux-Augustins, pour traverser au-dessus de l'égout voûté, lorsque j'aperçus deux femmes, de l'autre côté, qui se désolaient de ne pouvoir passer. Je les invitai à faire comme moi. La vieille (c'étaient la mère et la fille) y consentait ; mais la jeune voulut traverser. Le pied lui manqua ; elle tomba, et le torrent l'entraînait. Les cris de la mère, le danger de la fille me déterminèrent ; j'entrai dans la fange (car c'est le ruisseau des halles) au risque d'être renversé ; je saisis la jeune fille, et je la tirai du courant. Mais elle était évanouie. Je fus obligé de la porter jusque chez elle, rue Comtesse-d'Artois.

Immondices des bouchers

Je pris par la rue Saint-Martin, pour m'en revenir. Les bouchers nettoyaient les immondices de leurs étables et les portaient à la voirie, dans des tombereaux mal joints, de sorte que toute la rue, depuis Saint-Jacques-Flamel, était jonchée de caillots et de bouses. Je le répète, c'est à Paris seul qu'on paraît ignorer la valeur de ce précieux engrais. A Vienne, à Berlin, le nettoyage des rues est amodié, il rapporte ; ici, l'on paie, et l'on est mal servi. D'où vient cela ? C'est qu'il y a trop de chevaux inutiles à Paris, et qu'on perd l'engrais précieux de plus de quatre provinces. Qu'on y prenne garde ! A la longue, ce luxe de chevaux, cette manie d'avoir une voiture dès qu'on peut la payer, épuiseront nos terres, et causeront la langueur de l'Etat. Les petites causes continuelles produisent les grands maux. Le hibou vous en avertit. O riches, ne méprisez pas ces cris funèbres !

Le coin des Grands-Degrés

Je dénonce au gouvernement non pas un homme, ni même un forfait, mais une maison qui blesse le droit public et par là plus criminelle (matériellement) que l'assassin Cartouche et que tous les scélérats qui ont infesté la capitale... Cette maison est située en face de la rue de la Bûcherie, qu'elle borne. C'est un des passages les plus fréquentés de Paris, surtout pour le bois et le vin. Cette maison oblige les voitures et les gens de pied de tourner deux fois de suite à angle droit, en moins de trente pas, à l'issue d'un abreuvoir, destiné aux chevaux d'un vaste quartier et aux bœufs de quarante à cinquante boucheries ; ce qui rend ce passage le plus dangereux de la capitale. La position de cette maison cause tous les jours des accidents ; elle occasionne des frayeurs mortelles aux femmes, qui tombent à l'improviste entre les cornes des

bœufs ou sous les pieds des chevaux. Les enfants, les vieillards, les hommes même les plus alertes et les plus ingambes se trouvent pris au double détour et sont aplatis contre le mur par une roue qui tourne trop court. Il n'est rien de plus urgent que d'abattre cette maison qui est un piège tendu aux citoyens par un mauvais génie. Elle périssait, il y a quelque temps, et le propriétaire l'a restaurée : il l'a munie de grosses bornes, qui rétrécissent encore le passage et augmentent le danger pour les piétons. Il aurait été puni dans Athènes.

Je sortis à cinq heures. En débouchant la rue des Grands-Degrés, j'aperçus un cocher de fiacre ivre, qui dirigeait sa voiture droit sur une laitière du soir, abritée sous une porte condamnée de la maison en face, qui courbe le passage. Je m'écriai, en me jetant à la tête des chevaux, dont je ralentis la course : ce qui donna à la laitière le temps de se jeter à l'écart. Je réprimandai le cocher qui me répondit par des injures et des coups de fouet. Je fus obligé d'appeler la garde. Pendant ce temps-là, le marchand de vin du coin de la rue des Trois-Portes, dont les fiacres sont les pratiques, vint sur moi, en jurant ; son fils, enfant en sabots, me donnait des coups de pieds dans les jambes. Tous ces gens-là criaient si fort, qu'on ne s'entendait pas ; et comme la laitière mêlait à ce vacarme son cri aigu, la populace prenait parti contre moi. Enfin la garde arriva. La laitière dit que je venais de lui sauver la vie. Alors la chance tourna et je fus obligé d'employer les prières pour empêcher que le marchand de vin et le cocher ne fussent assommés. Mais ce dernier fut traîné chez le commissaire, qui l'envoya en prison, en raison de son ivresse en menant. Quant au marchand de vin, il fut mandé ensuite, sans que je m'en mêlasse. Ce fut Du Hameauneuf, qui survint en ce moment et qui parla au commissaire, avant de savoir que j'avais un rôle dans la scène. Nous nous éloignâmes ensemble et il m'apprit qu'un soir, au coin de la rue des Grands-Degrés, il était tombé à l'improviste au milieu d'un troupeau de bœufs, qui revenaient de l'abreuvoir et qu'il avait été grièvement blessé.

Nicolas Restif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris*

Extraits disponibles sur internet sur le site :

http://www.ralentrtravaux.com/lettres/textes/nuits_paris.php

